

Habiter La Rayrie (ou l'art du (dé)confinement)

Nicole Mathieu

Décidément, cher Sylvain, tu ne pouvais pas tomber plus juste en m'invitant à explorer, en géographe et autour de ces mots lancinants confinement/dé-confinement, ce que j'ai vécu depuis le 10 mars 2020 jusqu'à aujourd'hui le 10 avril 2021, date limite fixée pour la remise de mon article. La pertinence à mes yeux de ta commande tient à plusieurs raisons. D'abord l'exercice que tu nous demandes s'inscrit dans le prolongement de ce que j'ai toujours aimé faire : travailler un mot du discours circulant pour, comme tu le dis si bien, en « libérer » le sens. D'autant qu'en période de crise ces mots – confinement/dé-confinement – peuvent être qualifiés de « concepts-actions ». Lancés sans définition stricte, ils sont porteurs de la promesse (vague) de résolution d'une « catastrophe » imprévue en même temps qu'annonceurs de mesures draconiennes qui, parce qu'imposées d'en haut, ne peuvent être que légitimes et acceptées. En « libérer le sens » signifie alors les passer au crible d'une réflexion critique sur les représentations du réel qu'ils véhiculent mais surtout sur les outils que se donne le pouvoir pour agir sur les faits sociaux en cours qu'ils prétendent modifier. Autrement dit, dans cette période où « pandémie » « mort » et « confinement » sont associés, l'important est de s'attacher à décrypter les rapports entre idéologie dominante et batailles idéologiques d'une part, faits et situations en évolution identifiés aussi exactement que possible d'autre part, ce qui revient à confronter les discours venus de toutes parts au réel vécu, perçu et intelligible. Et ainsi éclairer ce qui se trame entre la sphère politique (cf. l'apparition du rôle des ARS¹ dans le système politique de la « santé », les discours de Macron) et la sphère scientifique (les batailles et interprétations entre les épidémiologistes, statistiques, cartographie et modélisation) dans un temps où mondial et local, ces mots de géographe que celui de confinement réveille, prennent une si grande importance.

Déclencher les gestes de l'écriture

Ensuite et surtout ta proposition – je reprends à nouveau ton mot – m'a libérée de moi-même, d'une forme d'aboulie qui a touché ma volonté d'écrire du moins quand il s'agissait de réfléchir le vécu, le penser et l'agir en période de confinement. Tu m'as obligée à sortir des rêveries de fin de nuit, de la cogitation incessante mais implicite qui mijotait dans ma tête quant à ce que je vivais au jour le jour, dans le lieu-dit La Rayrie (Manche), tu as réussi à déclencher les gestes de l'écriture d'un temps qui restera incontestablement historique. Ce n'était pas pourtant le syndrome de la feuille blanche qui me paralysait ! Comme en temps normal j'ai ajouté à ma liste de publications « géographiques » articles, coordination de numéros de revues, rapports pour un projet européen, chapitres d'un livre en cours avec une régularité et une productivité plutôt supérieure à ma moyenne annuelle. Mais il me faut avouer que, même si je pestais, assourdie par le flot de paroles envahissant les radios, qu'il s'agisse de France Inter ou de France Culture, par les sentencieux commentaires de philosophes proposant d'atterrir, de prendre soin des humains et des non humains, de réviser le rapport soi-disant occidental à la nature, etc., je me sentais incapable de leur opposer – par courrier aux chaînes concernées - cette vision des rapports sociétés/ natures, complexe, interactive et interdisciplinaire que j'avais mis tant de temps à construire.

Je comprends rétrospectivement la raison de mon hésitation à écrire. Certes, intuitivement, il me semblait important d'instruire aussi précisément que possible ce que « géographiquement » « je » vivais – ce rapport aux lieux et aux autres qui définit

¹ Agence régionale de santé.

synthétiquement mon « mode d'habiter » ; je désirais mettre cette mienne expérience vécue et conçue à l'épreuve de ce temps de crise « éco/biologique » (un virus menaçant toutes et tous en tous lieux), « économique » (travailler sans se déplacer pour freiner la contamination) et sociale (aggravation des conditions de vie des « fragiles », des « vulnérables », des mal-logés, des sans domicile et sans papier etc. ; et aussi bouleversement du rapport aux autres par mise à distance du lien social physique, familial, amical et local). Mais je doutais : mettre au jour ma subjectivité si singulière du fait de l'âge – ma génération qui a connu dans l'enfance la guerre puis à l'âge adulte l'existentialisme et *Les Temps Modernes* - et du fait de cette assignation de durée incertaine à un seul de mes lieux de vie – La Rayrie -, cela pourrait-il avoir un sens « commun », « universel », valable pour d'autres personnes en quête d'intelligibilité du vécu de l'espace et du temps en mouvement ?

Or là réside ton double pari. Le premier : prouver que le récit de l'expérience de soi rend possible la conceptualisation d'un temps subjectif et singulier qui puisse acquérir une valeur générale. En m'encourageant à faire un tel récit, tu ranimes en moi l'écho de la définition sartrienne du « soi » : « Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. » (*Les mots*²). Le deuxième, encore plus attirant : tester l'hypothèse que, du kaléidoscope constitué par les témoignages **d'une quinzaine de géographes** aux postures théoriques distinctes et parfois même opposées répondant à une même question : qu'est-ce que la géographicité dans l'espace-temps d'une crise sanitaire ?, il émergerait cet « universel concret » qui fait de la géographie une science articulant le singulier et le général, l'humain au naturel, le physique au social.

Règle des trois unités

Et maintenant, Sylvain, il me faut mettre noir sur blanc ma réponse à ta demande. Je le ferai en trois temps comme tu le demandes. Le premier – « expérience personnelle des (dé)confinements » - doit mêler, dans un même récit, vécu intime de femme et réflexivité d'une géographe. Ce récit, comme une tragédie, obéit à la règle des trois unités. D'abord unité (inhabituelle) de lieu : la Rayrie, St Denis le Gast (Manche) ; en effet, depuis le 10 mars 2020 je ne me suis rendue à Paris que deux fois, et très brièvement ; plus précisément à La Ruche, 2 passage Dantzig, où j'ai conservé le droit d'habiter en tant que veuve de maurice matieu³.

De cette constance du lieu naît l'unité de temps. Cette unité, de longue durée, est doublement cyclique : il y a le cycle des saisons, déjà marquées par le changement climatique, et le cycle inédit des « vagues » de la pandémie engendrant la période du premier confinement au printemps 2020 puis celle de l'été dé-confiné mais masqué suivi, par le 2^{ème} confinement levé pour les jours de Noël et du 1^{er} de l'an, allégé jusqu'à la fin du mois de mars 2021, enfin celui que je vis aujourd'hui : un « confinement dé-confiné » marqué par la menace des variants anglais, africain, brésilien et al., qui touchent même la Manche, département préservé pendant toute l'année 2020.

Puis-je parler d'unité d'action ? Oui, car c'est le territoire englobant ce lieu-dit – La Rayrie — qui a donné une continuité à tous mes « actes ». Le bourg de Gavray, les villes de Coutances, de Granville et les communes rurales qui les entourent ont formé durant tout ce temps mon « milieu de vie », voire de survie. La Rayrie en est le centre avec ses trois bâtisses (la maison, les ateliers-granges de matieu, la boulangerie dite de l'écrivain), sa cour de ferme, le potager et les fruitiers nourriciers, les 4 600 m2 de vieilles prairies parsemés d'arbres hauts que nous

² Gallimard, NRF, 1964, page 213.

³ Aller-retour dans la journée du 19 mai 2020 pour une visite médicale à la MGEN ; Aller-retour dans la journée du 31 décembre 2020 pour ramener à La Rayrie la toile de matieu *Flins* (location de camion au Super U de Gavray aller avec mon fils Daniel, sortie de la toile du local de l'Association des amis de La Ruche et arrimage dans le camion, retour à La Rayrie avec mon fils Alain pour restitution du camion à 18 30).

avons plantés et dont l'herbe toujours verte ne se retient de pousser que deux mois par an. Mais ce territoire est aussi la scène principale de mon travail : travail ordinaire et quotidien de chercheuse qui ne sait pas refuser les petites tâches liées à une longue carrière scientifique, auquel **s'est ajoutée** en janvier 2020 l'enquête sur les deux terrains (*case studies*) choisis pour mener à bien le projet européen Ruralization : les communautés de communes Granville Terre et Mer et Coutances Bocage et Mer, l'ancien « pays coutançais » qui a été avec l'ex-canton de Gavray un lieu d'observatoire continu de mes recherches sur les relations villes/campagnes. Quoi qu'il en soit, énoncer ces trois règles ne suffit pas à trouver les mots qui caractériseront le « vécu » de la période ainsi identifiée. Pour m'y aider il y a mes agendas 2020 et 2021 où, maniaque, j'inscris tout ce que je dois faire par ordre d'importance : les tâches mensuelles sur un stick rédigé chaque 1^{er} du mois et collé après les pages « Planning » ; chaque lundi les travaux précis qui feront le quotidien de la semaine. Comme chaque année, j'ai barré au fur à mesure ce qui était fait en reportant au relevé suivant les nouvelles tâches et ce qui restait à faire. Dans les espaces laissés libres par ces longues listes, j'ai noté, comme si je tenais épisodiquement un journal, une impression intime, mes moments de fatigue ou de difficulté à achever un article... Mais, constat étonnant, n'apparaît aucune trace, ni dans les dates, ni dans les moments rêvés ou perçus, qui puisse me servir d'archives pour raconter mon « expérience personnelle » du confinement. Une exception : semaine du 30 mars au 5 avril 2020 page gauche coché en (1) parmi les 17 tâches : « Faire un travail personnel, peut-être en s'enregistrant : “Confinement et mode d'habiter” ou “Evénement et renversement des représentations sociales de ville/campagne/urbain/rural/ou paysan”, coronavirus et mode d'habiter. ». Puis plus rien.

Un mot devenu invasif

Dès lors que puis-je dire de pertinent en tentant de retrouver ce « temps d'avant », cette entrée dans la deuxième décennie du 21^{ème} siècle où ont émergé les mots de « confinement » et de « lockdown », en revenant à ce printemps ouvert, le 17 mars 2020, par le discours du Président Macron ? Se voulant coup de tonnerre annonciateur du « ciel qui va nous tomber sur la tête », ce discours ouvre la période « de va-t'en guerre » où le terme de « confinement » (alias « rester chez soi » et à distance d'autrui) devient outil incontournable pour lutter contre un ennemi nommé « la Covid 19 ». Le mot « confinement » devient alors invasif, en particulier dans la sphère médiatique, et est considéré comme légitime pour traduire et interpréter – pour et avec le grand public - le ballet des transactions entre connaissances scientifiques et gouvernance d'une pandémie. Comme le pense sans doute Marcel Gauchet, il marquera à jamais la période de nos nouvelles années 20. Il est aussitôt associé aux termes de « peur » et « danger mortel » qui font florès sur les ondes, justifiant l'appel lancinant aux « gestes barrière ». Enfin, le mot de « sidération » est lancé pour qualifier le supposé sentiment des « Français » prenant brutalement conscience, en ce moment premier, d'une crise sanitaire mondiale qui osait toucher le territoire de France contrairement à un certain nuage radioactif arrêté par nos frontières.

Ce terme de « sidération » m'a d'emblée paru choquant, inconvenant. Est-ce en raison des travaux réalisés tout au long de ma carrière en géographie grâce à feu Pierre Gentelle, Thierry **Sanjuan** pour ce qui est de la Chine, et au fil de mes propres recherches pour ce qui est de l'Europe « dans tous ses États » ? En tout cas, ni peur ni sidération ne me conviennent. Le 6 mars 2020, à Nanterre, Viviane de Lafond Hervé Brédif et moi-même avons recruté un(e) jeune pour nous seconder dans le projet européen Ruralization. Nous étions très prudents car nous suivions avec grande attention ce qui se passait à Wuhan où le terme de confinement avait un sens fort : interdiction totale pour des millions d'habitants de sortir des limites de la ville (je revoyais la muraille de Chine), interdiction d'y entrer éradication jusqu'à résolution

du problème de toute bribe de liberté. Les nouvelles d'Italie (la plaine du Pô et Milan) étaient plus qu'alarmantes. Alors que dans aucune pharmacie on ne trouvait de gel hydroalcoolique, Béatrice Moellic, secrétaire générale du Ladyss, avait apporté une bouteille de plus d'un litre de ce précieux liquide et nous recommandait d'en user à volonté. Autrement dit, bien que la « mobilisation générale » n'ait encore pas été prononcée, il me semble que spontanément toutes mes connaissances et mon intelligence étaient « mobilisées » pour anticiper ce qui se produirait si ce virus pathogène et parfois létal se mettait à circuler et à se transmettre.

De la colère

Je ne vais pas parler de mes colères quand j'écoutais le flot des informations et des déclarations officielles justifiant les mesures du premier « confinement », puis du dé-confinement, puis du deuxième confinement et, récemment, de ce qu'on n'osait pas appeler le « troisième ». Je déplorais cependant la faiblesse du raisonnement géographique qui caractérisait ces soi-disant informations. Qu'elle était faible la notion de Région, tout juste sortie de la réforme territoriale, pour penser et agir contre la « diffusion/contamination » du virus ! Que l'action politique tirée par l'idéologie encore dominante de l'aménagement du territoire, la confiance faite à la métropolisation comme source de tout développement compétitif territorial, l'ignorance des cultures locales et des « systèmes socio-spatiaux » me semblaient dérisoires en l'absence des connaissances méticuleuses des lieux et milieux et surtout au regard de l'importance qu'aurait dû prendre la question environnementale dans l'administration des territoires !

Des rites funéraires

Le 10 avril est passé. Je re-feuillette mon agenda en quête de notes spécifiant le ressenti d'une femme géographe face à la situation qu'elle avait à vivre et où confinement et dé-confinement étaient les maîtres mots des rythmes du temps.

Ma toute première réaction a été de me réjouir de me trouver, du fait de mes obligations de travail⁴, à La Rayrie, dans ce « milieu » qu'obstinément j'appelle « rural » depuis que je travaille sur les variations du rapport habitants/natures (hommes/milieux), en ville comme à la campagne en tentant d'en évaluer la « durabilité » à partir du concept interdisciplinaire de « mode d'habiter ». Je n'irais pas voter à Paris pour les élections municipales : même si les règles de mobilité réduite n'entrèrent en vigueur que le 16 mars, il m'était évident, au vu de ce qui se passait en Chine, en Italie et à Mulhouse, qu'il valait mieux que La Rayrie soit mon point d'ancrage pour faire face à la pandémie. Je note aussi dans mon agenda : « heureusement je ne suis pas encore en EHPAD » ; puis, plus loin « ce n'est pas le moment de tomber malade et surtout de mourir » ! En me remémorant la thèse de l'anthropologue Sophie Lalignant et l'importance accordée aux rites funéraires dans la société damganaise, je partageais l'angoisse de celles et ceux que le risque de contamination empêcherait d'accomplir les gestes qui apaisent le deuil. A vrai dire, dans la situation que nous vivions en France, en Europe et dans le monde, me frappaient plus que tout les mesures prises en matière d'arrêt du travail et les compensations financières de cet arrêt. Là résidait la rupture historique majeure, un bouleversement certes associé au confinement mais qui pourtant en dépassait fortement le sens.

Une enfance dans l'Indochine en guerre

⁴ Le 6 mars il me fallait assister au Salon de l'emploi à Granville organisé par la Mission locale pour notre chantier « Jeunes ruraux » ; la radio locale souhaitait qu'aux côtés du président et de la directrice de la Mission Locale je présente le projet Ruralization.

A La Rayrie, inondée par la série changeante des injonctions sur les déplacements, les couvre-feux, les diverses consignes de protection, ai-je ressenti la pesanteur du confinement ? Était-ce ce qu'on redoute de l'enfermement, de l'emprisonnement, de la perte de liberté ? Si je m'attache à comparer à d'autres ressentis subjectifs antérieurs ce que j'ai vécu à La Rayrie du mois de février 2020 jusqu'à la 3^{ième} vague, me vient d'abord le souvenir de mon enfance en temps de guerre en Indochine. Mais, dans cet effort de confrontation, je ne retrouve ni la peur des bombes anglaises dont l'une tomba dans le jardin de Cholon (proche d'une DCA japonaise), ni la terreur éprouvée quand je devais me réfugier dans les tranchées boueuses longeant les rues (un petit serpent jaune qu'on disait mortel s'y abritait aussi), ni le bruit des B29 survolant de très haut villes et campagnes sans se soucier des lieux et des gens qui seraient touchés. En revanche, la mémoire et l'émotion me portent à Saigon dans la maison où nous avons été concentrés après le 9 mars 1945 et jusqu'à la libération en 1946 par les Gurkhas de l'armée anglaise. Dedans, nous vivions à **sept** dans deux petites chambres mais, dehors, il y avait le jardin où trônait un majestueux banian ; on y faisait la cuisine sur des briques assemblées en foyer, on pouvait aussi y prendre une douche. Se nourrir était le vrai problème et nous n'avions le droit de sortir, mes sœurs et moi, que pour glaner à proximité le cresson des caniveaux et quelques fleurs sucrées d'un arbre au nom inconnu : ainsi quelques vitamines complétaient le bol de riz faisant l'essentiel des repas. En dépit de ces contraintes nous ne nous sentions pas enfermées mais seulement dans l'obligation de mettre toute notre intelligence à faire de ce lieu notre habitat, un lieu dont il fallait mobiliser toutes les ressources pour qu'il soit vivable.

Ce temps de confinement et de dé-confinement me renvoie aussi à mes onze années d'internat en France, depuis la 5^{ième} à Victor Duruy jusqu'au DES d'histoire à l'ENS, boulevard Jourdan, à Paris. J'étais coupée de ma famille, puisqu'elle était au Vietnam. Les seules ressources en fait de mobilité étaient la colonie de vacances pour enfants de coloniaux, les promenades autorisées aux pensionnaires, les déplacements nécessaires à la fréquentation des cours quand ils ne se donnaient pas dans l'établissement principal ; il était interdit de recevoir des garçons à l'intérieur du lycée et de « Sèvres ». Je me trouvais donc dans un système de contraintes sur lequel je n'avais aucune prise, une sorte de prison à l'air libre qui a des parentés avec ce que nous vivons aujourd'hui : restriction des déplacements, un toucher de l'autre réduit. Dès lors c'est par l'intelligence de la situation, par la ruse, voire par une transgression (modérée) qu'il est possible d'acquérir la liberté intérieure qui fonde le bien-être des relations à soi, aux autres, aux natures du lieu qui font son unité. Plus les contraintes sont fortes et plus il faut se recentrer sur ce qui vous fait vivre, sur ce que l'on fait pour soi-même et pour les autres dans le lieu même du temps que l'on vit.

Préparée au confinement

Ces temps de ma vie m'avaient en quelque sorte préparée au « confinement » mais, au-delà de l'interprétation de mon expérience personnelle, ne dois-je pas conclure en osant écrire ce que je me suis dit à moi-même face à la « pandémie Coronavirus » ? Tout d'abord que cet événement confirme la pertinence de mon orientation scientifique engagée avec persévérance dans une géographie renouant avec son interdisciplinarité originelle : le physique en relation avec l'humain et réciproquement (Mathieu, 1992) ? D'où ma préférence, par rapport à celui d'« espace », pour le concept de « milieu » qui renvoie, pour tout « lieu », à la fois à sa naturalité/matérialité et au « lien social » des « gens » qui y vivent, qui l'habitent au sens propre. Qu'il s'agisse de connaître le réel ou d'agir dans le respect des trois principes (liberté, égalité, fraternité), ne faut-il pas refuser la valeur – hiérarchisée – accordée à la spécialisation des domaines de recherche (urbaine et rurale par exemple) et de l'administration territoriale

(le travail et la santé distincts de l'écologie) ? Savoir penser les interactions entre phénomènes complexes et contradictoires est indispensable pour parvenir à résoudre tout problème qu'il faut surmonter par l'action (je dirais plus simplement : pour résoudre un problème par l'action).

Sa vie comme « mode d'habiter »

Mais j'aspire surtout à la reconnaissance de la valeur, et cognitive, et politique, du concept que j'ai forgé dès 1996, le « mode d'habiter » pour remplacer ceux qui ne servaient ni à penser ni à agir en situation de crises croisées – environnementales, sociales, économiques et culturelles - le pseudo concept de « mode de vie », voire celui d'« espace », si prégnant en géographie. L'art du (dé)confinement n'y trouverait-il pas sa définition ? Penser sa vie comme un mode d'habiter signifie que l'on admet que tout événement a un lieu et que tous les lieux sont habités comme des « milieux » aux combinaisons singulières de valeurs qu'ils soient ruraux, urbains ou autre qualificatif. En mettant au centre de la société les individus (les gens) ce concept met en relation « rapports à la nature » des « lieux qui nous affectent »⁵ et « rapport aux autres », les voisins, humains et non humains de toutes classes ou espèces avec qui ils cohabitent et doivent les partager. Pluridimensionnel, il permet de comprendre voire d'évaluer l'ensemble des interrelations complexes et souvent contradictoires qui fabriquent l'effectivité de chacun sur son lieu de vie : travailler (de plus en plus de zoom et de « digitalisation » dans le chez soi), se déplacer (au mieux en conciliant limites imposées et conscience écologique), s'abriter pour dormir se nourrir et entretenir sa « cabane » quels que soient sa taille et son confort, vivre « avec » les autres et surtout se soucier de l' « étranger », du « malheureux » - comme on dit ici dans la Manche - en quête de lieux hospitaliers, habitables.

Ainsi, Sylvain, tu as donc réussi à me « libérer » par un texte de ce temps historique qui n'en finit pas de durer. « Un de plus » ! Mais, celui-ci, aura-t-il la puissance cognitive et politique que je n'ai cessé d'espérer ?

⁵ Georges-Henry Laffont, Denis Martouzet (dir.), *Ces lieux qui nous affectent*, Hermann, 2021.